

où sont enseignées la superstition, l'idolâtrie et mille choses abominables. Après cette édifiante nomenclature, les pétitionnaires déclarent que Dieu a justement châtié l'Angleterre parce qu'elle a élevé des faux dieux en face du vrai Dieu ; que le Tout-Puissant maudit les nations qui sanctionnent l'idolâtrie ; ils démontrent que la maladie des pommes de terre a coïncidé exactement avec le vote sur le séminaire de Maynooth ; ils prient l'archevêque d'insérer dans la prière publique un acte de pénitence et d'humiliation pour tous ces encouragements donnés au culte des faux dieux, et ils demandent que tous les protestans s'engagent à combattre le papisme, ce monstre d'iniquité qui leur a envoyé la peste.

Il faut rendre justice à l'archevêque de Cantorbéry, il n'a pas cru devoir se rendre à ce vœu si chrétien, et il a répondu qu'il ne voulait pas, au milieu d'une pareille calamité publique, faire allusion à des sujets de dissensions politiques et religieuses. Mais il n'en est pas moins curieux de voir qu'au dix-neuvième siècle, des chrétiens peut-être fort recommandables individuellement en soient encore à ce point de fanatisme sauvage. Il faut du reste reconnaître que ses sentimens ne sont pas généralement partagés en Angleterre. Il paraîtrait même que le grand jeûne national n'a pas été une démonstration aussi religieuse qu'on s'y attendait, et qu'en général on l'a traité assez légèrement. Il est bien vrai que tout a chômé le 24 mars ; il n'y a eu ni Bourse, ni spectacles, ni boutiques ouvertes ; mais une bonne partie des honorables citoyens de la Grande-Bretagne ne s'est pas gênée pour en faire un jour de congé au lieu d'un jour de pénitence. Il faisait beau tems, le plus beau tems du monde, comme disait Malebranche, pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde. Les parcs étaient pleins d'une foule endimanchée, les faubourgs de Londres, qui sont ornés de charmans jardins, étaient, dit-on, remplis d'une multitude de promeneurs ; les bateaux à vapeur et les chemins de fer ont fait une aussi belle recette que dans les jours de fête ; enfin il ne paraît pas que toute l'Angleterre se soit couverte de cendres. Nous ne voulons pas dire qu'un très-grand nombre d'honnêtes gens n'aient pas jeûné sincèrement et consciencieusement ; mais beaucoup d'autres s'en sont dispensés. Quand les actes religieux, les actes du domaine de la conscience sont commandés uniquement au nom de l'autorité spirituelle, on les suit. Mais quand ils sont ordonnés par le Roi ou la Reine en son conseil, ils ne sont plus que des actes civils. L'Etat peut fermer les boutiques, mais il ne peut ouvrir les cœurs ; il peut faire un acte de pénitence, mais il ne fera pas faire un acte de contrition.

M. l'Éditeur. — Aussitôt qu'un chirurgien étranger pratique quelque opération par laquelle il fait voir, parler, ou entendre quelque pauvre malheureux attaqué d'une de ces maladies, que l'on considère incurables, l'on s'empresse d'en faire part au public. Je ne prétends pas blâmer ceux qui font connaître les talens de ces messieurs ; mais lorsque parmi nos docteurs canadiens il se rencontre des faits semblables, il me semble qu'il est du devoir de ceux qui en ont connaissance de les signaler afin de rendre justice aux enfans du sol. Le fait suivant prouvera, je crois, que nous avons des médecins capables de rivaliser avec ceux qui nous viennent de l'autre côté de la mer. La petite fille d'un nommé D. Murray de Ste. Brigide avait à la langue un cancer ; et il n'y a que ceux qui ont vu cette enfant qui peuvent s'imaginer dans quel état elle était : elle faisait horreur à voir même aux parens, sa mère seule avait le courage de la soigner.

Figurez-vous, M. l'Éditeur, un enfant de cinq ans, ayant la langue trois fois la grosseur ordinaire, pendante sur le menton, étant incapable de la tenir dans sa bouche d'où il sortait continuellement une humeur des plus infectes. Cette petite fille ne pouvait non seulement parler, mais même, elle ne pouvait manger, sa mère était obligée de pousser elle-même avec ses doigts dans le fond de la bouche de cet enfant les alimens qu'elle lui préparait ; la maladie s'étendait jusqu'au fond de la bouche. Elle était dans cet état depuis environ un an, lorsqu'un de ses parens vint consulter le Dr. Davignon, de Ste. Marie de Monnoir qui n'hésita pas un instant à pratiquer une opération aussi horrible que celle de couper une partie de la langue, cette opération quoique difficile à faire chez un enfant, par la difficulté de tenir la langue saisie tout le tems de l'opération, et par le sang qui remplissait la bouche, fut cependant pratiquée avec habileté. La maladie s'étendait jusqu'à la racine et le docteur fut obligé d'enlever les deux côtés et le bout de la langue, et pour arrêter le sang il fut obligé de brûler les chairs. L'opération a été faite, il y a environ quinze jours, et l'enfant en ce moment parle facilement, et mange elle-même tout ce qu'on lui présente.

Agréez monsieur l'Éditeur, mes meilleurs respects,

JOSEPH T. FRANCHERE.

Ste. Marie, 23 avril 1847.

Mineur.

Un des grands symptômes de la folie c'est de rire de la raison, même avec esprit. A.

BULLETIN.

Mois de MARIE. — Chéhib-Effendi à Rome. — Prophétie appropriée à Pie IX. — MM. Macmillen et Coffin nouveaux convertis à Marseille. — Frères des écoles chrétiennes dans l'île Bourbon. — Tempérance à Hannover. — Femme et prosélytisme en Irlande.

Nous voici entrés dans le beau Mois de MARIE. Nos églises paraissent

pour ainsi dire ouvertes de nouveau, quoiqu'elles ne soient jamais fermées, ce qui les distingue constamment des temples hérétiques. Mais en ce tems-ci on y voit la foule affluer comme au tems des plus grandes solennités. Toute la population catholique de la ville, et il en est ainsi dans les campagnes, vient apporter son tribut de louanges à MARIE. Elle-même l'avait prophétisé dans son célèbre cantique. *Magnificat* : ET TOUTES LES GÉNÉRATIONS ME DIRONT BIENHEUREUSE. *Et beatam me dicent omnes generationes.* Les seuls protestans ne veulent pas reconnaître cette prophétie, ils lisent ce texte dans leur Bible, mais ils ne le comprennent pas plus que bien d'autres textes. Les grecs-schismatiques honorent MARIE, les Turcs mêmes lui paient un certain hommage en la reconnaissant pour une femme célèbre et la mère d'un grand prophète. Il n'y a que les protestans qui ne veulent pas la reconnaître, et en cela ils sont société avec les juifs et les payens. Dès les premiers siècles de l'Eglise, on a reconnu la Ste. Vierge comme un Etre privilégié. St. Cyprien au troisième siècle de l'Eglise, dit que la justice divine ne permit pas que ce vase d'élection, quoiqu'il participât à la nature humaine fut assujéti à la coupe du péché. *Natura communicavit non culpe.* St. Cyprien de Nat. Virg. Mariæ. St. Jérôme dit : "Tout ce qui est à la louange de MARIE est à la louange de J.-C." St. Ambroise : "Elle est cette tige, où il ne s'est trouvé, ni le nœud du péché originel, ni l'écorce du péché actuel." Saint Augustin, Saint Ephrem, tous les Saints des premiers siècles ont honoré MARIE ; et en cela ils n'ont fait qu'imiter J.-C. Lui-même n'a-t-il pas honoré sa mère et St. Joseph ; n'a-t-il pas porté respect aux patriarches de l'ancienne loi ? Y a-t-il donc idolâtrie à honorer les Saints et particulièrement CELLE que J.-C. a choisie pour sa mère ? Le culte que nous rendons à Dieu est bien différent de celui que nous rendons à MARIE, la différence entre le Créateur et la créature est infinie ; et MARIE devant Dieu se reconnaît comme un pur néant. *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ* ; "parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante." Entre Dieu et la Ste. Vierge, il y a donc l'infini. Mais pourquoi donc honorer la Ste. Vierge, diront les protestans ? Pourquoi ? Parce qu'Elle est la mère de Celui qui est Dieu. Supposez qu'un roi dans son royaume dise à sa mère qu'il aime tendrement. "Ma mère dans tout royaume bien composé il faut que la justice s'exerce, mais il faut aussi qu'elle y soit accompagnée de la miséricorde. Pour moi je me réserve de rendre la justice ; quand à vous je vous donne en partage le domaine de la miséricorde. Vous dispenserez les grâces, de plus je vous fais trésorière de toutes mes richesses." Serait-ce insulter le fils alors, d'avoir recours à la mère ? Quel est celui qui voulant adresser une requête au roi ou même à un gouverneur, ne cherche un officier de confiance qui la présente en son nom ? Mais s'il avait le bonheur que la mère du roi voulut bien elle-même se charger de présenter cette requête ; ne serait-il pas assuré d'obtenir ce qu'il demanderait ? Comment serait écouté du roi celui qui ayant eu accès auprès de son trône, commencerait par insulter sa mère en personne, ou seulement se permettrait de rire du portrait de celle à qui il doit le jour ? Les protestans nous diront-ils toujours que la Sainte Vierge n'est pas Dieu ? Non, sans doute, Elle n'est pas Dieu ; nous le savons aussi bien qu'eux et avant eux. Mais Elle peut tout auprès de Dieu. CELLE à qui J.-C. ne refusait rien sur la terre, pourra-t-il lui refuser quelque chose dans le ciel ? Venez donc avec confiance ; population chrétienne, venez remplir nos temples ; entourez les autels de MARIE, publiez ses louanges, priez-la, demandez sans crainte ; laissez même à son choix le soin de vous obtenir les grâces qui vous sont les plus nécessaires. N'oubliez pas non plus de lui faire amende honorable pour tous ceux qui blasphèment son nom VÉNÉRABLE. C'est surtout dans ce mois qui lui est consacré que vous devez vous empresser de l'honorer d'une manière toute particulière. Chargez ses autels de fleurs ; présentez lui des couronnes, apportez lui vos cœurs, mettez-vous sous sa protection pendant cette vie ; et vous la trouverez auprès de vous au lit de votre mort ; Elle ne vous abandonnera pas même là ; Elle conduira votre âme jusque devant votre juge, J.-C. son divin fils, qu'Elle vous rendra favorable.

— Une lettre écrite de Rome, publiée dans les journaux catholiques d'Allemagne, raconte qu'à son audience de congé, au moment où le Pape lui remit son portrait enrichi de diamans, Chéhib-Effendi se mit